

LES

RUES DE PARIS

PARIS ANCIEN ET MODERNE

358—1843

ORIGINES, HISTOIRE,



2073

MONUMENTS, COSTUMES, MŒURS, CHRONIQUES ET TRADITIONS.

OUVRAGE RÉDIGÉ

Par l'Élite de la Littérature Contemporaine.

ILLUSTRÉ DE 300 DESSINS PAR LES ARTISTES LES PLUS DISTINGUÉS.

On souscrit à Paris

CHEZ

G. KUGELMANN, ÉDITEUR, RUE JACOB, 25;

Et chez tous les Libraires de France et de l'étranger.



RUE LAFITTE.

COMME beaucoup de choses et comme beaucoup d'hommes de notre époque, la rue Laffitte a changé de nom à chacune des révolutions qui ont passé sur Paris et sur la France depuis soixante ans. Elle naquit avec la Chaussée-d'Antin; la première pierre de sa première maison fut posée en 1770, et avant la fin de cette même année, la rue était presque entièrement bâtie. On lui donna, par flatterie, le nom d'un des jeunes princes de la famille royale, le comte d'Artois, qui n'avait alors que treize ans. Les deux frères aînés du prince avaient chacun leur rue, la rue Dauphine et la rue de Provence; le petit comte d'Artois eût été jaloux si on ne lui avait pas donné la sienne. Voilà donc la nouvelle rue placée par son baptême sous un noble patronage, et se rattachant par son nom au monde aristocratique.

Mais bientôt l'aristocratie passa de mode; les titres nobiliaires perdirent faveur; le blason de France fut brisé à coup de hache; l'orage gronda chaque jour un peu plus fort et le parrain de la rue d'Artois

donna le signal de l'émigration. Il n'y avait plus moyen de garder un nom aristocratique; il fallait le cacher comme un crime, le porter à l'étranger, ou le sacrifier publiquement sur l'autel de la patrie, et le changer contre un nom républicain.

C'est ce que fit la rue d'Artois. La municipalité de Paris lui ôta son nom de prince et de province, par la raison que les princes et les provinces étaient supprimés, et la rue, qui était encore dans tout l'éclat de sa jeunesse, dans toute la blancheur de ses façades, prit le nom du citoyen Cérutti.

Qu'était-ce que ce Cérutti?

Plus d'un contemporain serait fort embarrassé de répondre à cette question.

Était-ce un banquier? un danseur? un compositeur? — Non, c'était un jésuite.

—Eh quoi! direz-vous, la révolution rendait hommage à un homme de cette robe? C'est impossible!

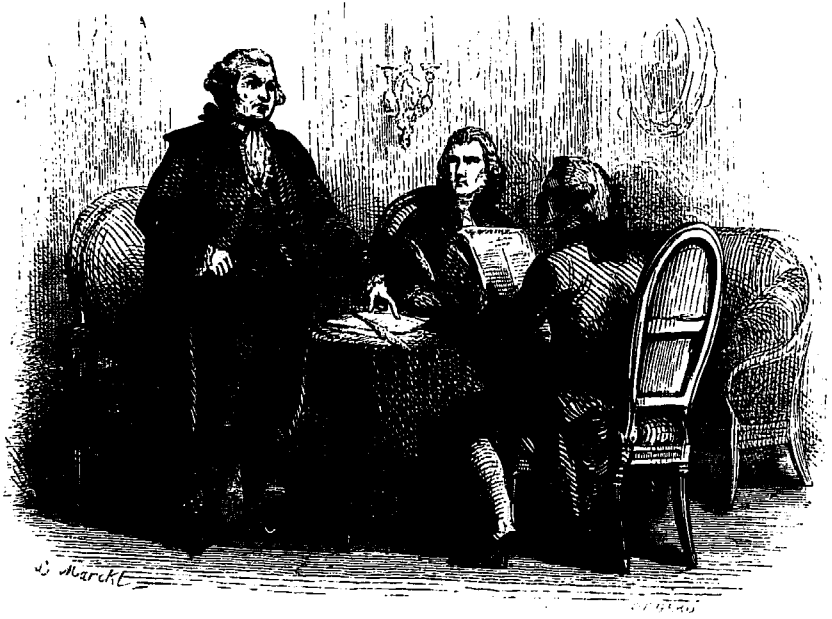
Impossible, peut-être, et pourtant rien n'est plus réel : Cérutti fut un des plus fougueux apôtres du jésuitisme; il le défendit, il le célébra dans un livre qui fit grand bruit et que le parlement condamna au feu; le même arrêt émané d'une jurisprudence qui ne ménageait pas plus les consciences que les in-12, exigea de l'auteur une abjuration complète et officielle de ses principes jésuitiques. Cérutti obéit, puis il alla à la cour où les jésuites étaient toujours très bien venus; le Dauphin l'honora de sa protection spéciale, et il entra fort avant dans les bonnes grâces du comte d'Artois qu'il devait un jour remplacer sur le frontispice d'une rue.— Tout est fragilité, vanité et mobilité dans les choses révolutionnaires!

D'un caractère inconstant et frivole, Cérutti oublia bientôt les jésuites pour lesquels il avait écrit, plaidé, et subi les foudres parlementaires. Doué d'une pénétration vive et subtile, il vit de loin arriver la révolution, et il n'était pas homme à se laisser écraser par l'avalanche. Avec toute la souplesse de sa nature italienne, il plia devant l'orage, il suspendit son froc dans le coin le plus obscur de sa garde-robe, il serra soigneusement sa haine avec sa discipline, quitta la cour d'un pied léger, sans dire adieu, et il vint se loger dans un petit entresol de la rue d'Artois.

Le déménagement fut complet. Cérutti changeait à la fois de logement, d'habit, de caractère et de mœurs; ou plutôt, sur ce dernier article, il afficha gaiement ce qu'il cachait autrefois. Cérutti avait toujours eu beaucoup de penchant pour les femmes, la bonne chère et tous les plaisirs mondains; dès ce moment il eut toute licence de se livrer ouvertement à ses goûts, et il ne s'en fit pas faute. Ses amis les plus intimes furent Talleyrand et Mirabeau;—rien que cela! Certes, il était difficile de choisir de meilleurs compagnons. Combien de fois le joyeux trio se réunit dans le

petit entresol de la rue d'Artois, et là, quelle superbe mise en œuvre des sept péchés capitaux! Mais aussi, que de bons-mots! que de mordantes saillies, que de vastes projets conçus dans l'ivresse et poursuivis plus tard avec la verve d'un esprit inépuisable et l'autorité d'une éloquence entraînante!

C'est dans cet appartement de la rue d'Artois, que Cérutti établit le bureau d'un journal qu'il fonda et qui eut un prodigieux succès, comme on peut aisément le croire, puisque l'ex-jésuite, rédacteur en chef, avait ses deux amis pour collaborateurs. Ce journal d'une opinion avancée, d'une vive allure et d'un style incisif, portait un titre tout pastoral et s'appelait : *La feuille villageoise*. Voyez-vous d'ici Talleyrand déguisé en berger Tircis, Mirabeau maniant la houlette, et Cérutti gardant des moutons? Ces trois



esprits si fins, si ardents, si corrompus, s'étaient mis au vert pour propager les principes révolutionnaires dans les campagnes. Ils quittaient le ton railleur, le propos leste et fringant, l'anecdote scandaleuse, pour adopter le régime de l'églologie et se mettre à la portée des intelligences agrestes. Il faisait beau voir ces gentilshommes travestis, ces démissionnaires de l'aristocratie, ces beaux parleurs du grand-monde, présenter leur logique sous une forme simple et naïve, et dans un rustique langage, pour se faire comprendre par les habitants des fermes et des chaumières. Grâce à eux, le journal pénétra dans les champs et dans les bois.

se fit lire par les bûcherons et par les moissonneurs. C'était-là une chose toute nouvelle dans les mœurs du temps : la presse, qui avait vieilli dans une longue enfance, s'émancipait tout d'un coup, et faisait un pas de géant. Le journal de Cérutti n'avait pas moins de succès dans les villes que dans les campagnes; à Paris, surtout, on le lisait avec avidité, et le bureau de la rue d'Artois fut souvent assiégé par la foule qui venait enlever l'édition d'un piquant numéro.

L'ancien jésuite s'était donc fait un nom dans la révolution naissante, lorsqu'un soir, après un joyeux dîner chez un restaurateur du Palais-Royal, Mirabeau, sortant de table, chancela et tomba évanoui entre les bras de Cérutti.—Ce ne sera rien, dirent les convives. C'était la mort !

Quelques jours après, par une belle matinée du mois d'avril 1791, la population parisienne se pressait toute entière à la suite d'un char funèbre qui se rendait au Panthéon. Mirabeau avait succombé aux excès de l'éloquence et des plaisirs; il était mort dans la force de l'âge et dans toute la majesté de sa gloire, tué par le génie et par les passions. Ne plaignez pas ceux qui meurent frappés par de tels meurtriers!

Cérutti prononça l'oraison funèbre du grand orateur qui le précédait seulement de quelques mois dans la tombe. Moins d'une année après cet événement, au mois de février 1792, des échelles furent plantées au coin du boulevard et de la rue de Provence; des ouvriers, envoyés par la municipalité, effacèrent le nom princier de la rue d'Artois, et y substituèrent le nom de Cérutti. C'était une récompense nationale décernée à la mémoire de l'homme qui avait servi la cause populaire, un peu tard peut-être; mais à l'exemple de la Providence, une révolution accueille toujours mieux le pécheur repentant que le juste qui n'a jamais failli.

L'empire vint, et le nom de la rue Cérutti fut une des institutions révolutionnaires que Napoléon respecta. Dès l'époque du directoire, le beau monde avait pris cette rue sous sa protection; les incroyables et les merveilleuses y avaient élu domicile. Les conteurs d'anecdotes plaçaient dans la rue Cérutti le siège des plus piquantes nouvelles du jour. Au bal de l'Opéra, si quelque élégant cavalier était intrigué par un aimable domino, la conversation se terminait par un souper chez Hardy ou chez Riche; et après le repas, lorsque la carte était payée et le traité conclu, le domino, qui n'avait plus rien à refuser, conduisait l'amphitryon vainqueur dans un galant boudoir de la rue Cérutti.

La rue Cérutti ne s'étendait pas au-delà de la rue de Provence. Elle était terminée par une magnifique décoration faisant face au boulevard : l'hôtel Thélusson.

M. Thélusson était un riche banquier genevois qui avait eu l'honneur d'avoir pour commis et pour caissier M. Necker, qui fut depuis ministre et père de madame de Staël. La veuve du financier fit construire l'hôtel

dont nous parlons. Cet hôtel, ouvrage du célèbre architecte Nicolas Ledoux, s'ouvrait sur la rue de Provence par une immense arcade hémisphérique, à travers laquelle on apercevait un charmant jardin, et au fond une espèce de temple en forme de rotonde, orné d'une élégante colonnade, et élevé sur une base de rochers groupés avec art et entremêlés d'arbrisseaux, de fleurs rares et de fontaines jaillissantes. Rien de plus pittoresque et de plus original que cette habitation. C'était un palais de fée. Les promeneurs du boulevard et les passants se détournaient de leur chemin pour venir l'admirer. Il y avait toujours une douzaine de curieux, arrêtés au bout de la rue Cérutti devant l'arcade gigantesque, et jamais décoration de l'Opéra ne produisit un plus bel effet.

En tout temps, ce magnifique hôtel fut cité dans le grand monde parisien pour l'éclat de ses fêtes. Madame Thélusson y réunissait une brillante société, composée de tout ce que Paris comptait de personnages remarquables, en exceptant toutefois M. et madame Necker et leur fille qui n'y furent jamais admis. Le contrôleur général s'était montré fort ingrat envers son ancien patron qui avait été l'auteur de sa fortune ; la veuve du banquier ne voulut pas lui pardonner ses mauvais procédés, aggravés par quelques-unes de ces mordantes épigrammes que l'auteur de *Corinne* puisait dans son esprit satirique et malveillant.

Plus tard, l'hôtel Thélusson fut habité par une des illustrations de l'empire. La famille impériale avait une prédilection marquée pour le quartier d'Antin. Bonaparte se souvenait d'avoir passé, dans une charmante petite maison de la rue de la Victoire, les plus beaux jours de sa glorieuse jeunesse. C'était là que la fortune l'avait pris par la main, pour l'élever au sommet des grandeurs humaines. Une de ses sœurs habitait la même rue. Son oncle, le cardinal Fesch, avait son hôtel rue du Mont-Blanc. — Murat habita l'hôtel Thélusson.

Puis la restauration arriva. Les fenêtres de la rue Cérutti regardèrent passer, sur le boulevard, l'immense et bizarre cortège qui ramenait de l'exil les Bourbons et leurs serviteurs. — Quelques jours après, des ouvriers plantèrent encore l'échelle à ses quatre coins, et grattèrent son nom révolutionnaire pour lui rendre celui qu'elle avait reçu, à sa naissance, et qu'elle tenait de la royauté légitime.

C'est ainsi que l'ancien régime renaissait, sous toutes les formes, et dans les petites choses comme dans les grandes. Les aigles disparaissaient pour faire place aux fleurs de lys ; la paix succédait à la guerre ; l'empire français reprenait les proportions d'un royaume ; la vieille aristocratie ressuscitait avec ses titres, ses blasons et sa coiffure de 1788 ; le retour au passé était complet : la rue Cérutti devait suivre la pente de l'époque, et reprendre son nom de rue d'Artois.

Que signifiait d'ailleurs ce nom de Cérutti ? Quel était l'homme qui

l'avait fourni? Nul ne s'en souvenait; nul ne s'en souciait! Il est des noms qui ont le droit d'être respectés dans les défaites politiques; ce sont ceux qu'environne une auréole de gloire. Mais Cérutti n'avait été qu'un obscur soldat, tombé sur le champ de bataille, au commencement de l'action; l'esprit qu'il avait jeté dans la lutte avait été effacé par de bien plus vives saillies; bien d'autres noms célèbres, fameux, retentissants, avaient étouffé le sien. Un seul homme aurait pu plaider sa cause; cet homme avait été son ami, son collaborateur, son compagnon; mais cet homme se nommait alors le prince de Talleyrand; il avait passé par toutes les dignités et par toutes les trahisons; il avait mené le convoi funèbre de l'empire; les clés de grand chambellan que lui avait confiées l'empereur lui avaient servi à ouvrir aux Bourbons le château des Tuileries; toutes les puissances étrangères attachaient des croix à son habit et versaient des millions dans ses poches; il boitait sous le fardeau des honneurs, et il en demandait encore!..... Cet homme était trop adroit, trop avide, pour se souvenir d'un ami mort en état de péché républicain.

Aucune sympathie ne s'élevait donc en faveur de Cérutti; rien ne protégeait son nom. Le comte d'Artois, au contraire, jouissait de la plus grande popularité. Il revenait précédé par une réputation chevaleresque; les meilleurs esprits du temps lui faisaient des bons mots, que ses partisans répétaient avec enthousiasme. N'avait-il pas dit en parlant de son retour: —Rien n'est changé en France: il n'y a qu'un Français de plus!

Et une autre fois, en écartant les gardes qui empêchaient la foule d'arriver jusqu'à lui, ne s'était-il pas écrié: —Plus de hallebardes!

La rue Cérutti reprit donc le nom de rue d'Artois, le jour même où la rue de la Victoire, sa voisine, reprenait le nom de Chanteraine.

Rien de bien remarquable ne se passa dans les premiers temps qui suivirent ce troisième baptême ou plutôt cette reprise d'un ancien nom; la rue d'Artois continua son train de vie élégante et somptueuse. De riches comptoirs s'étaient ouverts dans son sein; quelques-uns de ses hôtels furent convertis en fortes maisons de banque; l'aristocratie financière venait lui prêter un nouveau relief.

Dans les dernières années de la restauration, la fièvre des constructions s'empara de tous les capitaux. La bande noire, qui jadis avait fait la guerre aux châteaux, leva le marteau de la spéculation sur les hôtels qui occupaient une trop grande étendue de terrain. Sur l'emplacement de ces somptueuses habitations, situées entre cour et jardin, on pouvait bâtir trente maisons productives. L'industrie dressa ses plans, dans lesquels la Chaussée-d'Antin ne fut pas oubliée.

Il y avait à cette époque, au Palais-Royal, en face des galeries de bois qui déshonoraient ce vaste et monumental édifice, un tailleur nommé Berchut, renommé surtout pour les habits d'uniforme. Les passants

éblouis s'arrêtaient devant l'étalage de son magasin, pour admirer les habits des généraux couverts de broderies d'or et les dolmans de hussards élégamment galonnés. Pendant les guerres de l'empire, alors qu'on usait beaucoup d'uniformes, ce tailleur avait fait une belle fortune qu'il eut l'idée d'augmenter par des opérations industrielles. Le démon de la construction s'empara de lui : après avoir taillé le drap, il voulut tailler la pierre.

Berchut acheta l'hôtel Thélusson, et il le démolit.

Ce fut une véritable douleur et une indignation générale dans le quartier qui voyait détruire son plus bel ornement. On cria au vandalisme et au meurtre ! Mais les maçons n'en poursuivirent pas moins l'œuvre de destruction. L'arcade immense, le délicieux jardin, le palais de fée, les rochers, la colonnade, les arbustes, les fleurs, les statues, tout disparut, tout tomba, et bientôt il n'y eut plus qu'un amas de décombres à cette place où naguère s'élevait la plus charmante habitation de Paris.

Mais rassurez-vous : l'industrie et la spéculation ont horreur du vide. Sur ce monceau de ruines, un nouveau quartier va s'élever, et pendant qu'un accroissement se prépare pour la rue d'Artois, voici qu'elle va devenir le théâtre de grands événements politiques.

Le 27 juillet 1830, l'insurrection éclata dans Paris.—De cette histoire, nous raconterons seulement ce qui touche à la rue d'Artois. Après avoir pris les armes et s'être disposés au combat, les insurgés songèrent à se donner des chefs. Parmi les noms qui se recommandaient le mieux aux amis de la liberté, on proclamait M. Laffitte, dont l'hôtel était situé rue d'Artois. Le soir du 27 juillet, l'école Polytechnique se révolta ; quatre élèves de cette école se rendirent chez le banquier-député, pour lui annoncer que tous leurs camarades étaient prêts à combattre pour la cause populaire, et se mettaient à la disposition des chefs du parti.

Il était onze heures lorsqu'ils frappèrent à la porte de l'hôtel Laffitte. Le concierge leur répondit que le maître était couché, et ils se retirèrent. — Tel fut le résultat de la première démarche faite ouvertement dans la rue d'Artois, en faveur de la révolution qui commençait.

Mais, le surlendemain, après une journée de bataille, la question était déjà fort avancée ; il était aisé de voir de quel côté penchait la fortune, et les nouvelles arrivant de tous les points de la ville annonçaient qu'il ne restait qu'à organiser la révolution. Les hommes que leur âge, leurs fonctions et leur caractère éloignaient du champ de bataille, prirent le chemin de la rue d'Artois, en évitant les barricades. Il s'agissait de savoir ce qu'on allait faire de la victoire. La foule se pressait aux abords de l'hôtel Laffitte, où les députés de la gauche se rendaient pour tenir conseil. Aucun d'eux n'avait reçu d'avis, et chacun avait jugé que c'était là le centre de réunion le plus convenable. Il n'y avait plus à hésiter. Le

troisième acte du grand drame allait finir; l'hôtel Laffitte se chargea de composer le dénouement.

L'assemblée était à l'œuvre, et déjà d'importantes mesures avaient été prises, lorsque tout-à-coup un bruit de mousqueterie retentit dans la rue d'Artois, devant la porte de l'hôtel. « Qu'est-ce que cela? un revirement de fortune! La garde royale a repris l'avantage et vient attaquer la pensée révolutionnaire!... » Non... Un régiment de ligne qui occupait le boulevard des Italiens s'était rallié au peuple et venait de faire acte de soumission en déchargeant ses armes en l'air.

La rue d'Artois, qui, dans la première révolution, n'avait produit qu'un journal champêtre, et n'avait servi d'asile qu'à de frivoles conférences entre Mirabeau, Talleyrand et Cérutti, était appelée, cette fois, à un plus grand honneur. La Providence en avait fait un vaste théâtre où devaient se régler les destinées du pays. Le peuple, l'armée, la magistrature, le parlement, passèrent par-là, et M. de Talleyrand se rendit



avec les autres au quartier-général. Dès qu'on vit paraître Talleyrand à l'hôtel Laffitte, on put dire avec certitude que la cause de la légitimité était perdue sans retour. Le rusé diplomate ne risqua jamais de son pied boiteux une fausse démarche; sa montre ne retarda et n'avança jamais dans ces occasions solennelles; c'était un excellent régulateur qui lui indiquait la minute précise où il pouvait virer de bord sans se compromettre.

Le démon familier de toutes les révolutions était à peine entré dans le salon de M. Laffitte, qu'un parlementaire de Charles X, M. d'Argout, s'y présenta. Il avait traversé la rue d'Artois avec un sauf-conduit, signé par Casimir Périer. Il voulut entamer une négociation en faveur du roi vaincu; l'assemblée lui répondit : — « Il n'est plus temps! »

M. d'Argout n'avait pas une aussi bonne montre que M. de Talleyrand. Son régulateur retardait de vingt-quatre heures.

Le lendemain, la bataille étant finie, M. Thiers revint de Montmorency. Il n'eut pas de peine à trouver le chemin de l'hôtel Laffitte qui avait été son bureau politique. M. Thiers, qui n'était encore qu'historien et journaliste, prit la plume pour écrire sous la dictée des assistants une proclamation orléaniste. — La couronne tombée à Saint-Cloud était ramassée dans la rue d'Artois pour être portée au Palais-Royal.

Après ces événements et pour consacrer le souvenir de la part qu'elle y avait prise, la rue d'Artois abdiqua son titre aristocratique et se donna le nom de rue Laffitte, qu'elle a conservé jusqu'à nos jours.

Satisfaite de ce résultat, elle a renoncé aux affaires publiques, pour se livrer sans trouble au commerce, aux arts, aux plaisirs. Le marteau du tailleur Berchut lui a ouvert une nouvelle carrière et l'a prolongée jusqu'au pied de la colonne et de la rue des Martyrs. Elle ne regrette plus l'hôtel Thelusson; à ses limites, s'élève aujourd'hui une autre charmante décoration : L'église Notre-Dame-de-Lorette.

C'est l'église la plus coquette de Paris; une paroisse qui a mis la dévotion à la portée de la Chaussée-d'Antin, et qui a très ingénieusement allié la religion à tous les caprices de l'art, du goût et de la mode; église élégante, fleurie, parfumée, drapée comme un boudoir, décorée comme un musée, harmonieuse comme le théâtre Italien. Dans les tableaux qui ornent ses autels de palissandre, dans les fresques qui couvrent ses murailles, les saints ressemblent à des dandys, et les saintes lancent sur les assistants des regards provocateurs. Elle chante ses pieux cantiques sur les plus jolis airs d'opéra, des airs de valse et de boléro. Le bruit des castagnettes semble se mêler aux graves soupirs de ses orgues. Les dilettants vont là comme aux concerts du Conservatoire. Son suisse et ses bedeaux ont quitté l'habit rouge et le large baudrier pour revêtir l'uniforme de colonel de la garde nationale. Parmi les dévotes les plus assidues à ses offices, on remarque presque tous les premiers sujets de l'Académie royale de musique. A Notre-Dame-de-Lorette, *la Favorite* a son Prie-Dieu dans le chœur, et la *Cachucha* rend le pain bénit. — Quelle charmante histoire à faire, que celle de la rue Notre-Dame-de-Lorette!

A l'autre extrémité de la rue Laffitte, c'est-à-dire à son entrée sur le boulevard des Italiens, s'ouvrent à droite une librairie et à gauche un restaurant; la nourriture du corps et de l'esprit. Le libraire habite une



élégante petite maison qui date de la création du boulevard, et qui a dû être construite pour abriter quelques galants mystères du siècle dernier. Le restaurateur est logé dans une vaste maison toute moderne, toute ciselée et dorée du haut en bas. Longtemps cette demeure si reluisante a fait l'admiration des Parisiens; les badauds s'attroupaient pour la contempler. On l'a surnommée la Maison d'Or. Aujourd'hui on n'y fait plus attention, et c'est justice.

Une maison d'or est une digne introduction à cette rue qui renferme la plus grosse fortune de France. — Car, M. de Rothschild demeure toujours dans la rue Laffitte. Il y a fait construire trois hôtels pour lui et pour sa famille. Celui qu'il habite est le plus beau, le plus resplendissant. C'est un palais où l'on trouve d'éblouissantes dorures, de magnifiques étoffes, de superbes meubles, des tapis royaux. En fait de luxe, le palais des Tuileries ne saurait être comparé à l'hôtel Rothschild.

L'hôtel Laffitte est beaucoup plus modeste. Cette demeure qui a donné son nom à la rue, cette maison où la révolution de juillet s'est accomplie, allait être vendue par suite de cette même révolution, le propriétaire n'étant plus assez riche pour la garder. Mais le pays, voulant offrir à M. Laffitte un témoignage d'estime, a racheté cet hôtel et le lui a rendu. Pendant plusieurs années, on a vu sur la façade de l'hôtel une inscription portant ces mots en lettres d'or :

A JACQUES LAFFITTE
SOUSCRIPTION NATIONALE
29 JUILLET 1830.

Aujourd'hui, le marbre qui portait cette inscription est placé dans la cour de l'hôtel, de manière à ne pouvoir être vu de ceux qui passent dans la rue.

L'hôtel dont nous parlons est devenu un des monuments de Paris. Si vous courez dans la grande ville, pour la première fois, et qu'il vous plaise de visiter cette noble et populaire demeure, interrogez un pauvre de la rue, et il vous indiquera aussitôt la maison de l'illustre et charitable banquier : l'histoire la rendra immortelle, et la poésie n'oubliera pas que Béranger a composé quelques-unes de ses admirables chansons dans l'hôtel de M. Laffitte.

EUGÈNE GUINOT.



RUE SAINT-FLORENTIN

La rue Saint-Florentin commence dans la rue de Rivoli et finit dans la rue Saint-Honoré ; elle a trente-trois maisons, ni plus, ni moins ; elle fait partie du premier arrondissement. S'il était possible que l'histoire d'une rue de Paris fût racontée par les hommes d'élite qui l'ont habitée, à des époques bien différentes l'une de l'autre, nous pourrions entendre de singulières et terribles confidences, de la bouche de quelques hôtes illustres de la rue Saint-Florentin.

L'histoire publique de cette voie parisienne se trouve tout entière dans les noms de certains personnages qui ont représenté : La finance sous le règne de Louis XIV, le gouvernement et l'arbitraire sous le règne de Louis XV, la noblesse étrangère sous le règne de la Convention nationale, la diplomatie française sous l'empire et pendant la restauration, l'aristocratie de l'argent sous le règne de l'égalité constitutionnelle de 1830.

De ces grands noms dont je parle, quatre appartiennent déjà à l'histoire, qui les a jugés sévèrement ;

le cinquième appartient à la puissance, à la richesse, aux plaisirs, aux vanités et aux intrigues de ce monde. Soyez tranquilles : les historiens des *rues de Paris* ménageront les passants qui vivent encore.

Je ne sais guère qu'un seul moyen de rendre la parole à la bouche des morts, que je voudrais entendre comme par enchantement, sans pouvoir les ressusciter par un miracle. Ce moyen, très-simple, très-facile, très-ingénieux, fut exploité autrefois par un homme de beaucoup d'esprit, de malice et d'audace, par un écrivain railleur, par un très-amusant philosophe qui se nommait Lucien, et que l'on pourrait surnommer, ce me semble, le Voltaire du paganisme.

C'est donc Lucien, ce véritable Aristophane de la tombe, qui me prêtera, si vous daignez me le permettre, le cadre fabuleux de ses *dialogues*, pour mieux étaler à vos regards le tableau d'une réalité historique. Aussi bien, ne s'agit-il pas, dans ce livre qui embrasse tous les âges de la ville de Paris, de la résurrection des sociétés parisiennes ?

Puisqu'il nous est impossible d'obliger les morts à comparaître devant nous, prenons à deux mains notre curiosité, notre imagination, notre courage, afin d'arriver secrètement jusqu'à eux, afin de les visiter dans l'autre monde, en nous promettant de les interroger et de les entendre.

Certes ! nous n'irons pas dans le ciel, dans le royaume des bienheureux : pour trouver les héros que je cherche, nous n'aurons besoin que de pénétrer dans cette immense prison pénitentiaire qui touche à la vallée de Josaphat, et où souffrent, en essayant de se repentir, les grands comédiens du théâtre de l'humanité.

Adieu donc, terre !... et vive l'enfer où nous allons ! La pensée voyage vite : nous voici déjà dans le purgatoire, au milieu de quasi-damnés qui furent autrefois des hommes coupables... avec des circonstances atténuantes.

Que le diable soit loué ! je viens de reconnaître, à la première vue, les personnages célèbres que nous avons besoin de voir et de juger ; regardons-les passer ensemble, s'il vous plait.

Le premier est grand, maigre, sec, et tout à fait ridicule ; il porte un accoutrement splendide : un pourpoint de velours noir, couvert de broderies et doublé de satin rose ; une veste écarlate, brodée en large point d'Espagne et garnie d'une frange à crépines d'or ; des bas de soie d'un blanc d'azur, roulés sur les genoux, et retenus par des jarrettières ornées de brillants ; il traîne, en guise d'épée, une canne qui ressemble à celle de M. Turcaret ; et puis, des manchettes de dentelle, des bagues à tous ses doigts, et des boucles de souliers étincelantes ; il se promène en calculant ce qu'il gagnait, ce qu'il possédait autrefois, et il soupire en regrettant encore d'avoir prêté quelques poignées d'argent à l'insolvable vieillesse de Louis XIV. Vous voyez, dans ce bon homme, le financier Samuel Bernard.

Le second est un grand seigneur pailleté du dix-huitième siècle ; il a

cessé d'être un comédien redoutable dans le monde, et je le trouve presque charmant dans le purgatoire. Il se sourit à lui-même, il étale ses riches broderies, il tire ses deux montres à la fois, il prise une pincée de tabac d'Espagne, il joue avec le nœud de son épée, et il sautille à ravir, tout aussi bien que la plus habile marionnette de l'Œil-de-Bœuf. Il ne se souvient plus que des frivolités de l'ancien régime : il parle à ses compagnons d'infortune de sa majesté Louis XV et du petit lever de Versailles ; il se glorifie d'avoir eu l'honneur de présenter la chemise au roi ; il se prend à médire de la favorite, madame Dubarry ; il vante ses boîtes en émail qui sortent de chez le bon faiseur Ravechel, les damas éclatants, les tentures veloutées, les boiseries peintes, le style chicorée, les trumeaux, les houlettes, les magots, les singes, les négrillons, les sofas indiscrets, les éventails de Vanloo, les pendules érotiques, la poudre, les mouches et le rouge, toutes les petites merveilles, toutes les magnificences mignardes du xviii^e siècle. C'est singulier ! sur son habit splendide, parsemé de pierres précieuses, de fleurs d'or et d'argent, notre magnifique damné porte, en guise de croix de Saint-Louis, une clé de fer qui ouvrirait, sans doute, quelque porte bien mystérieuse ; est-ce la clé d'un Barbe-Bleu ? la clé d'un avaro ? la clé d'un chambellan ? Non ; c'est la clé de la Bastille ; et vous voyez, dans ce brillant gentilhomme, le fameux distributeur des lettres-de-cachet, le duc de Lavrillière, ou le comte de Saint-Florentin, comme il vous plaira.

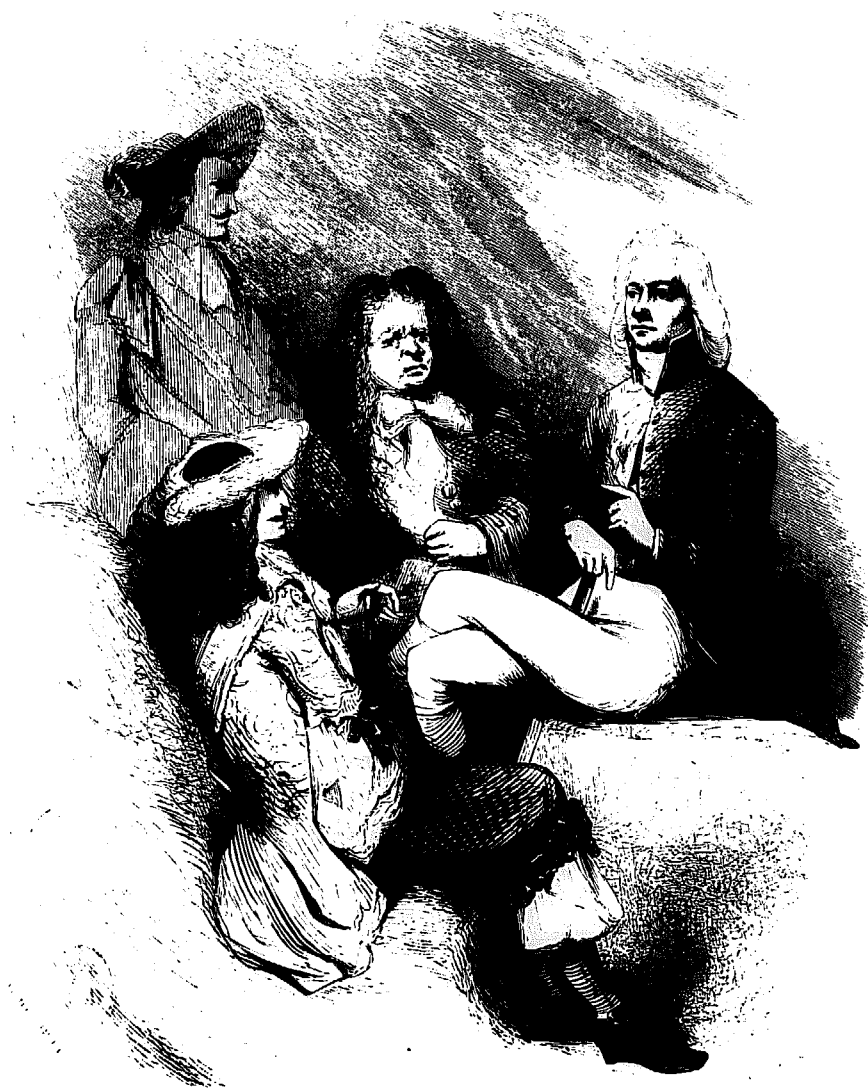
Ce pauvre vieillard, qui marche avec une lenteur solennelle, avec une noblesse indolente, et qui montre encore sur son front la trace de toutes les douleurs humaines, c'est un grand d'Espagne de première classe, c'est l'ancien ami et l'ancien complice de Ferdinand VII, c'est un faible et honnête Castillan que l'on appelait autrefois le duc de l'Infantado.

Le dernier et le plus grand des personnages qui doivent nous intéresser, dans notre promenade au purgatoire, a conservé les simples apparences de la société parisienne de notre temps ; il a su donner à toute sa personne la gravité d'un profond politique et l'élégance d'un homme du monde. Quand il vivait encore, je me laissai dire qu'il était infirme : je m'aperçois, en effet, qu'il boite comme le spirituel démon du roman de Lesage, et qu'il porte une béquille comme le Diable-Boiteux ; sans doute, il a boité bien souvent, sur la terre, afin de ne jamais arriver trop tôt, et souvent aussi, afin d'arriver trop tard. Quel nom que celui de cet homme ! nom terrible, qui cache le personnage le plus habile, le plus souple, le plus spirituel de la France d'autrefois et de la France d'aujourd'hui : évêque-législateur, royaliste révolutionnaire, républicain émigré, ministre impérial, ambassadeur constitutionnel, qui avait emprunté, dès sa jeunesse, aux traditions ingénieuses du paganisme, les deux faces symboliques de Janus : l'une, pour regarder le passé ; l'autre, pour considérer l'avenir !

Etrange ambitieux, que l'on admire sans pouvoir l'aimer, que l'on redoute sans l'estimer peut-être, que l'on recherche sans le désirer toujours ! Lorsque je songe à ce mystérieux octogénaire qui sait encore trouver de la grâce, de l'habileté, de l'esprit, pour se draper dans son lineul et pour mourir, je m'en inquiète et je m'en effraie, parce qu'il m'est impossible de le comprendre ou de le deviner. Cette nature si calme et si pétulante à la fois ; cette intelligence qui s'élève, au besoin, jusqu'au génie ; cette audace qui prend tous les détours de la réserve ; cette force qui devient, en un clin-d'œil, de la témérité et de l'adresse ; cette ardeur qui se contient ; cette patience fougueuse qui peut, en même temps, attendre et se presser ; cette ambition calculée qui ne s'agit pas, qui ne marche pas, et qui arrive ; cette admirable pénétration des hommes, quand il s'agit de les subjuguier ou de les conduire ; ce jugement profond des circonstances, quand il s'agit de les exploiter ou de les vaincre ; cette faculté insigne de se dépouiller, à son gré, des affections et des sentiments, à la manière du reptile qui fait peau neuve ; ce dévouement actif et sincère pour toutes les grandeurs qui montent ; cette ingratitude froide et délibérée pour toutes les grandeurs qui descendent ; enfin, cette cruauté apparente dans les principes, mêlée à je ne sais quelle douceur réelle dans le langage, dans les façons, dans les goûts, dans les habitudes : n'est-ce point là un mélange incompréhensible de toutes les idées contraires, quelque chose d'inconnu, d'impénétrable et de ténébreux comme le gouffre imaginaire qui s'entrouvrirait sous les pieds chancelants de Pascal ?

Je n'ai point l'orgueil de vouloir prononcer l'éloge ou la critique de ce prêtre, de ce gentilhomme, de ce diplomate qui vécut tant de siècles en quelques années ; qui commença à être spirituel en devisant avec Voltaire ; qui se promena, bras dessus, bras dessous, avec Sieyès et le tiers-état ; qui consola Mirabeau mourant, en lui parlant de la patrie et de la liberté ; qui arma des navires de guerre, pour secourir l'Amérique émanicipée, avec l'argent du clergé de France ; qui salua Bonaparte, à l'avènement de sa gloire, et qui le renia si vite, à la déchéance de son règne, de son pouvoir et de son nom ; qui inventa, en 1814, une royauté nouvelle pour l'abandonner ensuite et pour la condamner, pour lui dire adieu comme il lui avait dit bonjour, en souriant, en faisant de l'esprit, en se moquant de la restauration qui était son propre ouvrage ! — Vous avez là, devant vous, tout près de Samuel Bernard, du duc de l'Infantado et de M. de Saint-Florentin, le prince de Périgord-Talleyrand !

Les illustres pécheurs dont je parle se promènent toujours ensemble, durant les heures de répit que leur laisse la bonté divine : ils aiment à se réunir, pour se consoler entre eux, comme il sied à de grands débris ; ils essayent de se rappeler, dans leur intimité d'outre-tombe, ce qu'ils ont dit et ce qu'ils ont fait sur la terre ; ils ne se sentent pas de



Rue Saint-Florentin.

joie, en apprenant qu'ils ont tous habité la même rue, peut-être la même maison, dans un misérable coin de boue que l'on appelle Paris, et c'est là ce qui provoque sans cesse leurs souvenirs, leurs regrets, toutes leurs confidences mondaines. Asseyons-nous silencieusement, pour écouter ce nouveau dialogue des morts; et que Lucien, qui savait si bien écouter aux portes des enfers, nous pardonne et nous protège!

SAMUEL BERNARD. — Savez-vous bien, mon cher duc de La Vrillière, que sans ma fantaisie vaniteuse, et surtout sans la stupide faiblesse de M. Chamillart pour ma petite personne de financier, vous n'auriez jamais eu l'honneur de donner à une rue de Paris votre nom de Saint-Florentin? Rien n'est plus simple: le contrôleur des finances dont je parle avait fait sa fortune politique en jouant au billard avec le grand roi; ce fut aussi en jouant au billard avec ce pauvre ministre des finances, que je bloquai dans la blouse de mon coffre-fort la première bille, c'est-à-dire le premier million de mon opulente richesse. Dans la vie ministérielle de



Chamillart, le carambolage avait beaucoup aidé le génie de l'homme

d'état; dans mon existence financière, le carambolage vint en aide à l'ambition et à l'esprit avisé de l'homme d'argent. M. Chamillart sut conquérir l'estime précieuse du prince; moi, j'obtins, par ricochet, les bonnes grâces de la Fortune, qui daigna m'épouser... de la main gauche, et je trouvai, dans cette jolie main de ma déesse, une dot de trente-trois millions de livres!...

Une fois riche, opulent, millionnaire, je m'avisai de faire bâtir un hôtel splendide, un véritable hôtel royal, au plus bel endroit de la *place des Victoires*. Ma résidence était sans pareille, et tout-à-fait digne des plus magnifiques seigneurs de Paris et de Versailles; il ne manquait à ma splendeur et à mon orgueil qu'un peu de noblesse, un zeste de noblesse, une arme parlante, un méchant petit blason, une misérable branche de quelque arbre généalogique... Par malheur, mon ami M. d'Hozier fut inflexible: il ne daigna trouver, dans l'illustration équivoque de ma famille, qu'un pauvre marguillier de la paroisse de Saint-Sauveur.

Noble ou vilain, Samuel Bernard traita de puissance à puissance avec les grandeurs de la France aristocratique: toute la cour de Louis XIV défila dans mes antichambres, pour rendre hommage à mon mérite, et pour ramasser les pièces d'or et d'argent qui tombaient de ma corne d'abondance. Permettez-moi de m'en souvenir, mon cher duc: une fois, afin de mieux déshonorer, à ma façon, tous ces parasites qui venaient s'asseoir à ma table, j'offris un petit souper réjouissant à trois courtisanes de Paris, qui étaient charmantes, et à trois courtisans de Versailles qui étaient, par Dieu! de célèbres gentilshommes; le *repas fut fort honnête*, et pour que rien ne manquât au festin, je fis servir, au dessert, deux bassins énormes, tout remplis de ces jolies friandises que l'on appelle des louis d'or. Grâce à l'appétit insatiable de mes nobles convives, le dernier plat de mon petit souper fut dévoré en un clin-d'œil, et mes louis d'or disparurent, comme par enchantement, dans la poche des trois gentilshommes. Qui le croirait? mes belles courtisanes de Paris s'avisèrent de faire fi de mon extravagante prodigalité, en dédaignant de toucher au magnifique *dessert* de Samuel Bernard: sans doute, elles avaient plus d'argent, plus de cœur, ou moins de gourmandise que les courtisans de Versailles.

Vous riez, monsieur le duc! vous riez peut-être de ma faiblesse et de ma vanité?... C'est vrai, je l'avoue à ma honte...., les gens de cour prélevaient un impôt extraordinaire sur mon orgueil et sur ma sottise. Dans une seule année...., je ne sais plus laquelle...., qu'importe...! la noblesse daigna user de ma niaiserie, avec une indiscretion qui convenait à merveille à des emprunteurs insolubles; j'ai eu l'honneur de prêter mon malheureux argent à des gueux de la plus haute distinction, à des mendiants qui portaient une robe, une épée, un rochet et

souvent même une couronne ; j'ai délié les cordons de ma bourse pour de besoigneux personnages que l'on appelait des plus beaux noms de la cour, de l'église et de la ville.

Enfin, mon cher duc, j'ai obligé de mes deniers, le plus gratuitement du monde, de très-hauts, très-puissants et très-excellents princes qui ont gouverné des peuples : Stanislas I^{er}, roi de Pologne, grand-duc de Lithuanie ; Louis XIV ; Louis XV. — Rien que cela !

Que l'enfer se charge du châtiment éternel de ce coquin de Desmarest, le maudit contrôleur des finances du vieux roi ! Je m'en souviens encore : bonté du ciel, quelle comédie pour un peu d'argent ! quelle royale comédie, et comme c'était bien joué, monsieur le duc !

En 1709, l'océan du trésor de l'État était épuisé ; les petits ruisseaux de la richesse publique étaient à sec ; on imaginait toutes sortes de moyens pour battre monnaie sur le dos du peuple : on se prit à établir des impôts sur les baptêmes et sur les mariages ; il fallut payer pour devenir chrétien, et pour se marier saintement devant Dieu et devant les hommes ! Les petites gens s'ingénièrent, à leur tour, pour se moquer du roi et de M. le contrôleur Desmarests : ils baptisèrent eux-mêmes des enfants, avec de l'eau sanctifiée par la prière, et qui valait bien celle de l'Église ; ils se marièrent en secret, avec l'assistance de deux témoins qui valaient, entre nous, autant que deux prêtres. Le contrôleur avait semé l'impôt ridicule des baptêmes et des mariages : le monarque recueillit, par toute la France, les murmures, les plaintes, la haine et la colère des pauvres gens ; M. Desmarests essaya de monnayer la flèche d'un autre bois.

Il se mit en marche pour aller frapper à toutes les portes ; mais, les portes des banquiers, des traitants, des fermiers-généraux, se fermaient à son approche, pour ne jamais plus s'ouvrir à sa voix ; et moi-même, moi, Samuel Bernard, je refusai d'avancer une seule pistole, en dépit des gains considérables que j'avais réalisés dans les finances de l'État.

Mais, hélas ! sous le règne de Louis XIV, le sujet propose et le roi dispose ! Un matin, à mon réveil, je reçus une invitation pour Marly... Oui, pour Marly !... Une invitation signée, non pas de la main de sa majesté, mais tout simplement de la main de monsieur le contrôleur général, et, en pareil cas, cela signifiait, à mes yeux, à peu près la même chose. D'ordinaire, on n'invitait pas un simple banquier aux fêtes vraiment royales de la cour de Marly ; mais, il est parfois, dans le monde où nous avons vécu, de misérables traitants qui méritent une faveur spéciale, une grâce exceptionnelle, une quasi-justice extraordinaire : je remerciai Dieu et le roi de l'honneur qu'ils avaient la bonté de me faire.

Je me disais, en m'affublant de mon superbe costume de cour : Ma soudaine présence à Marly produira quelque sensation, je m'en flatte ; mes confrères crèveront de dépit et de jalousie, j'en suis sûr ; Louis XIV

daignera me parler, je l'espère ; peut-être daignera-t-il m'obliger à m'asseoir à sa table... je le souhaite ; quand on a eu l'honneur de dîner avec le roi, on devient gentilhomme par la grâce de la fourchette royale ! Et puis, un titre de chevalier, de comte ou de marquis irait si bien à l'éclat de ma jeune noblesse ! Oh ! que le cordon de Saint-Michel jouerait à merveille sur la veste dorée du financier Samuel Bernard !... Allons, ambitieux, viens à Marly !

Le même jour, à deux ou trois heures environ, je fus présenté à toute la cour de Louis XIV, par M. le contrôleur général des finances, qui spéculait, en ce moment, sur la sottise d'un petit et sur la sottise d'un grand. Je m'aventurai dans les jardins de Marly, au milieu d'un cortège de beaux seigneurs et de belles dames ; tout à coup, un homme, ou plutôt un demi-dieu, s'avança vers moi, et il me semble que le génie de la royauté prit la peine de me saluer, le premier ! Il daigna me dire, d'une voix qui avait quelque chose de divin : « Monsieur Bernard »... Je faillis en perdre la tête... J'aurais payé un tel bonheur, un tel honneur, au prix de vingt millions, et j'aurais cru, parais-je ! ne pas l'avoir payé trop cher. « Monsieur Bernard, me dit le roi, vous êtes bien homme à n'avoir jamais vu Marly?... » Je crus sérieusement que j'allais mourir, à force de



joie, à force d'orgueil, et je me courbai jusqu'à terre, pour me rouler aux

pieds du glorieux monarque!.. Louis XIV me releva, du bout de sa main souveraine, et là-dessus il daigna me faire les honneurs de sa résidence royale : il me montra lui-même, en personne, les jardins, les bosquets, les pièces d'eau, les statues, toutes les magnificences de Marly; mais, au milieu de ces splendides merveilles, je ne voulus voir et je n'admirai que mon hôte, mon guide, mon protecteur, mon demi-dieu... le roi de France! Dès ce moment, j'étais mieux que quelqu'un : j'étais quelque chose.

Desmarest demanda, pour moi, une audience particulière à madame la marquise de Maintenon; mais, SA SOLIDITÉ refusa de me recevoir. Je pardonnai, sans peine, un pareil accès de fierté à la veuve du cul-de-jatte Scarron : elle avait besoin de beaucoup d'orgueil pour vernir son ancienne bassesse.

Ma visite à la cour de Marly ne me coûta guère que la bagatelle de quatorze millions.

J'étais né pour devenir la providence, je n'ose pas dire la vache à lait des gentilshommes, des courtisanes et des rois. Quelques années plus tard, je pris en pitié la royauté minable du jeune Louis XV, comme je n'étais apitoyé sur la vieillesse malheureuse de Louis XIV. Dieu merci! mes nouveaux placements, à fonds perdus, me valurent du moins des faveurs insignes, des grâces inimaginables, des alliances illustres, et une renommée sans pareille. Louis-le-Bien-Aimé me surnomma le sauveur de l'État, et je me réveillai, un beau matin, chevalier de l'ordre de Saint-Michel, comte de Coubert, seigneur de Vitry, Guignes et autres lieux, conseiller secrétaire du roi et de ses finances. Ce n'est pas tout : j'obtins le droit précieux d'aller dîner, quand bon me semblait, chez le maréchal de Noailles; je soupai, chaque soir, chez la duchesse de Tallard, et je perdis au jeu des sommes considérables, au profit de quelques nobles vauriens qui me riaient au nez, en récitant les scènes les plus ridicules du *Bourgeois gentilhomme*.

Pour comble de bonheur et de gloire, j'épousai, à l'âge de soixante et dix-neuf ans, une jeune et jolie personne, mademoiselle Pauline-Félicité de Saint-Chamans; je mariaï ma fille avec François-Mathieu Molé, seigneur de Champlâtreux, Luzarche et autres lieux, conseiller du Roi en tous ses conseils, grand président du parlement; je devins ainsi le grand-père de la duchesse de Cossé-Brissac, je m'alliai aux Biron, aux Duroure, aux Boulainvilliers, et je consentis à être l'ami intime du garde-des-sceaux Chauvelin. O puissance infailible de l'argent!

Vous le voyez : mes alliances, mes amitiés et ma fortune m'avaient rapproché de la personne du roi; je voulus aussi rapprocher ma demeure du palais de la Royauté. J'achetai donc, pour y élever à grands frais une résidence princière, le petit *cul-de-sac de l'Orangerie*, qui avait emprunté

son nom du voisinage des orangers des Tuileries; un jeune architecte, nommé Gabriel, se chargea de dessiner et de construire ce temple magnifique, dédié au hasard et à la fortune; j'approuvai tous les plans merveilleux de mon artiste; le cul-de-sac de l'orangerie disparut à ma voix, pour céder la place à la *petite rue des Tuileries*; on jeta, du soir au lendemain, les fondements du palais de Samuel Bernard.... Mais, ô regret! ô douleur! l'orgueil du financier ne put s'élever qu'à fleur de terre... Un jour, un triste jour, je vis chanceler et mourir, entre mes mains, ma poule noire, ma poule aux œufs d'or, une poule à laquelle je croyais attachées ma fortune, ma gloire, ma vie, ma destinée toute entière; j'avais raison : une heure après la mort de *Cocotte*, de ma meilleure amie, je fermai doucement les yeux, et j'expirai en recommandant à mes héritiers de continuer à bâtir, dans la petite rue des Tuileries, un palais qui devait être mon dernier château en Espagne!

Encore un coup, remerciez-moi, monsieur le duc : je déblayai la place où devait briller, un jour, votre hôtel que l'on dit raisonnablement magnifique, et je pris la peine d'aligner une nouvelle rue, que vous avez baptisée de votre nom de Saint-Florentin; *sic vos, non vobis!*

LE DUC DE LA VRILLIÈRE. — Remerciez-moi plutôt, mon cher Samuel, d'avoir anobli, par la grâce d'un nouveau baptême, votre horrible *cul-de-sac de l'Orangerie*; tout cela sentait le parvenu, le traitant, le financier, le maltôtier... fi donc! songez un peu, mon cher, à l'honneur que je voulus bien faire à vos premiers travaux, à vos projets et à votre mémoire équivoque : en 1767, le nouvel acquéreur des terrains de votre *petite rue des Tuileries* n'était rien moins que Louis Phélypeaux, comte de Saint-Florentin, ministre de la maison du roi ; à cette époque, il s'agissait déjà de le créer duc de la Vrillière. Jugez de mon crédit, de mon influence, de ma grandeur : en 1765, je perdis une main à la chasse, et mon royal maître eut la bonté de m'écrire : « Vous n'avez perdu qu'une main, et vous en trouverez toujours deux, chez moi, à votre service. »

L'absence d'une main ne m'empêcha pas de puiser dans la cassette de Louis XV, et je crus faire ma cour au monarque, en usant de ses libéralités gracieuses pour contribuer, dans les proportions de mon état, aux embellissements du quartier des Tuileries : les constructions de la *place Louis XV*, les édifices de la *rue Royale*, les arcades du *Garde-Meuble des bijoux de la couronne*, commencèrent à s'élever, avec le premier étage de mon hôtel Saint-Florentin; le roi consentit à baptiser une place, et je consentis à baptiser une rue.

La place Louis XV fut décorée d'une statue équestre, exécutée par Edme Bouchardon, et qui représentait le roi de France revêtu du *Paludamentum* antique; les angles du piédestal, en marbre blanc, étaient flanqués de quatre figures symboliques, indignes du ciseau de Pigalle :

la *Force*, la *Paix*, la *Prudence*, et la *Justice*; les mauvais plaisants de la ville s'empressèrent de crier, en se moquant de l'artiste... ou du souverain :

O la belle statue ! ô le beau piédestal !...

Les vertus sont à pied, le vice est à cheval.

Vous le dirai-je ! un peu plus tard, je ne sais quel misérable, quel impie, quel athée, quel philosophe, quel homme du peuple, osa monter, pendant la nuit, sur le cheval de Bouchardon : il banda les yeux de Louis XV ; il imagina d'attacher à son cou une méchante tire-lire, et, le lendemain, les passants lisaient cette inscription sur la poitrine du monarque : *N'oubliez pas le pauvre aveugle*. Il y avait pourtant une Bastille, et je n'étais pas bien loin de la place Louis XV !

Ce qui se passa, durant ma vie, dans le mystérieux hôtel de la rue Saint-Florentin, Dieu seul le sait ! cette habitation splendide tenait presque, par la lettre-de-cachet, à la fameuse prison d'état du faubourg Saint-Antoine : l'hôtel Saint-Florentin servait d'antichambre à la Bastille ; les faiseurs de mots disaient, en parlant de ma maison : Voilà le bureau de la traite des innocents !

Vrai Dieu ! c'était le beau temps de la monarchie française ! à cette charmante époque, je l'avoue, le peuple se plaisait à reprocher au roi et à ses ministres bien des fautes, bien des vices et bien des folies ; on médissait, à la ville, des courtisans corrompus de Marly, de Choisy, de Bellevue et de Versailles ; on nous faisait un crime de la vénalité des titres, des décorations, des dignités, des gouvernements et des charges ; on flétrissait le pouvoir des gentilshommes faciles et des maîtresses qui leur ressemblaient ; on parlait de l'anéantissement de notre marine ; on criait partout à la trahison, à propos du *traité de Paris* qui venait d'arracher à la France le Canada et la Louisiane ; bagatelles que tout cela !... tarte à la crème ! il nous restait encore la Bastille.

Dans ce temps là, rien n'était plus simple que de gouverner ; on chansonnait la favorite : à la Bastille ; on essayait de faire l'esprit-fort : à la Bastille ; on chantait la liberté en vers ou en prose : à la Bastille ; on fronçait les juges et les prêtres : à la Bastille ; on osait écrire ce que l'on avait pensé : à la Bastille ; un père défendait l'honneur de son enfant : à la Bastille ; un mari voulait garder la beauté de sa femme pour son usage particulier : à la Bastille. La Bastille jouait un grand rôle dans les amours du règne de Louis XV : la lettre de cachet était un véritable permis-de-chasse pour le chasseur couronné, pour le chasseur amoureux de Versailles, qui s'en allait faire la guerre au galant gibier du Parc-aux-Cerfs.

SAMUEL BERNARD. — Et vous appelez cela, monsieur le duc, le beau temps de la monarchie française ?.. Qu'est-ce que c'est que votre petit roi Louis XV, à côté de mon grand roi qui se nommait Louis XIV ? que si-

gnifie ce misérable Parc-aux-Cerfs, à côté des poétiques jardins de Versailles?... Sous le règne du souverain de mon siècle, la noblesse, l'esprit, l'amour élégant, l'art et la poésie, toutes les royautés de la France monarchique, se pressaient en foule chaque soir dans les jardins de Versailles, pour se disperser ensuite, aux derniers rayons du soleil, dans les grottes, dans les bosquets, derrière les charmilles, à travers tous les détours mystérieux de cet admirable labyrinthe : Louis XIV s'en allait çà et là, dans tout l'appareil de sa majesté bienheureuse, à la recherche des inspirations, des fantaisies et des idées, côte à côte avec Mansard qui avait édifié les voûtes solennelles du palais ; avec Lebrun qui les avait inondées de l'éblouissante lumière de ses chefs-d'œuvre ; avec Girardon et Le Puget qui avaient ranimé, du bout de leur ciseau magique, tous les dieux, toutes les nymphes, toutes les grâces, toutes les chimères, tous les caprices de l'imagination païenne ; avec Colbert, le noble exécuteur des entreprises royales, toujours prêt à recevoir ou à faire la confidence de quelque sublime pensée!.. Les promeneurs amoureux se glissaient au fond des massifs, dans l'obscurité silencieuse du parc ; les hommes d'État et les hommes de guerre se groupaient sur l'escalier des *cent marches*, que leur présence habituelle, sans doute, fit appeler un jour l'escalier des géants ; les beaux-esprits, les poètes, les artistes, les penseurs profanes se réfugiaient à plaisir, au milieu des fleurs et des parfums, dans la petite provence de l'orangerie ; les princes de l'Église, les prédicateurs éloquentes, les hôtes sévères et religieux du maître de Versailles, se prélassaient dans la fameuse *allée des philosophes*, où Bossuet et ses amis devisaient tour-à-tour des grandes choses du ciel et des grandes choses de la terre. — Voilà, monsieur le duc, une cour charmante, un règne brillant, une magnifique page de l'histoire de la monarchie française !

LE DUC DE LA VRILLIÈRE. — Le diable m'emporte... ou plutôt, le diable me garde!.. L'indignation vous a presque donné de l'esprit et de l'éloquence ; mon cher Bernard, où donc avez-vous pris toutes les belles choses que vous venez de nous dire?.. Je suis content de vous, Samuel, et je continue.

La respectueuse terreur, inspirée par le ministre de la maison du roi, ne gâta jamais ni les joies bruyantes, ni les prodigalités aimables, ni les ébats mystérieux de l'hôtel Saint-Florentin ; le duc de la Vrillière trouva le moyen de faire honneur à son galant souverain : le luxe coulait à pleins bords. autour de moi ; le plaisir avait toute la vivacité du scandale ; la folie obligeait la raison à l'embrasser en la tutoyant ; mon herbier d'amour était digne de notre maître à tous, dans l'art d'aimer et de séduire, digne de M. le duc de Richelieu qui savait si bien herboriser dans les plus beaux jardins de la France amoureuse ; que voulez-vous?.. sur le

vaisseau de l'Etat, j'avais la douce faiblesse de préférer le rôle d'un joyeux passager aux fonctions difficiles d'un bon pilote! O le beau temps! ô le beau règne que celui de Louis XV le bien-aimé!.. Je me souviens d'avoir lu, dans un livre érotique de l'autre monde, que les anges avaient inscrit ces mots, en lettres d'or, sur le fronton du paradis : A ceux qui ont beaucoup aimé, le bon Dieu reconnaissant! — S'il en est ainsi, ô mon divin juge! pourquoi me trouvé-je dans le purgatoire?..

Une fois, pourtant, les plaintes et les cris du peuple vinrent chasser les songes heureux de tous les rêveurs éveillés de l'hôtel Saint-Florentin. C'était dans la nuit du 30 au 31 mai 1770; on avait tiré, ce soir là, un superbe feu d'artifice, sur la place Louis XV, en l'honneur du mariage du dauphin avec Marie-Antoinette d'Autriche. A l'issue de cette fête publique, où la royauté venait de jeter de la poudre à tous les yeux, la foule se précipita dans la rue Royale, au risque de s'y heurter contre une autre multitude qui descendait du boulevard. Le choc fut terrible : les malheureux convives de cette fête en plein vent furent culbutés dans les fossés de la rue, abîmés sur les matériaux de pierre qui servaient aux nouvelles constructions, et foulés sous les pieds des chevaux ; quelques piétons mirent l'épée à la main, pour essayer de traverser la foule, en blessant, en tuant, en égorgeant les bêtes et les hommes qui s'opposaient à leur passage ; quelle soirée affreuse!.. Le mariage de l'héritier présomptif de la couronne de France coûta la vie à trois cents personnes : ce fut là le présent de noces du peuple! La nuit, en sortant de table, chancelant, éméché de vin et de plaisir, j'ouvris une des fenêtres de l'hôtel Saint-Florentin : je jetai les yeux sur le rond-point de la place Louis XV, et les appareils qui avaient servi au feu d'artifice prirent tout-à-coup, dans le chaos de ma pensée, une apparence d'échafauds, de potences, de fourches patibulaires; affreuse illusion! Était-ce là un avertissement du ciel? était-ce là un présage?.. Passons.

L'hôtel Saint-Florentin eut l'honneur de servir de temple ou de théâtre, aux représentations féeriques, aux extravagantes fantaisies d'un singulier personnage que l'on nommait le comte de Saint-Germain. Les badauds de la cour et de la ville se demandaient bien bas à l'oreille, à propos du nouveau sorcier dont je parle : Est-il grand? est-il petit? est-il beau? est-il horrible? a-t-il des flammes dans les yeux, des pieds crochus, des griffes aux mains et des cornes sur la tête? Ses crédules adorateurs répondaient, sans hésiter et sans rire : C'est un démon qui est né dans les ruines de Memphis, et qui a grandi dans le sein des Pyramides ; il opère des prodiges, il guérit les mourants et il ressuscite les morts ; il compose des philtres souverains, il bat monnaie avec le bout de son index, et il a le don des enchantements ; il prodigue l'or, les diamants et les bienfaits, sans que l'on sache d'où lui viennent



la richesse et la puissance; il possède le grand-œuvre, et, comme Diogène, il cherche un homme... qui lui semble digne de participer au bénéfice de la pierre philosophale.

Grâce à mon bienveillant patronage, notre héros fut honoré des invitations, des politesses et des visites de tout le monde qui était quelque chose; les femmes, qui avaient une peur affreuse de ce diable fait homme, se décidèrent à lui sourire, et les esprits-forts qui ne croyaient plus à Dieu, se prirent à croire au comte de Saint-Germain.

Le nouveau comédien se mit à jouer une comédie mêlée d'impertinences, de sornettes, de perles fines et de brillants; l'ouvrage ressemblait à une légende ou à un conte des *Mille et une Nuits* : il obtint un succès de vogue; l'acteur avait en conscience tout ce qu'il lui fallait, pour briller dans un rôle merveilleux : de l'audace, un costume superbe, des mots charmants, des regards dédaigneux, des réparties insolentes, de belles manières, un luxe effréné, de l'or dans toutes ses poches, des bijoux à pleines mains, des mensonges à pleine bouche, et beaucoup de mépris pour son naïf auditoire; l'apothéose ne se fit pas attendre: le comte de Saint-Germain se laissa pousser tout doucement dans les nuages, et les dévots de l'enthousiasme adorèrent un demi-dieu.

Le comte de Saint-Germain faisait les honneurs des réunions quotidiennes de l'hôtel Saint-Florentin, à force de gaieté, d'esprit, de sang-froid et de hardiesse; mes nobles amis lui demandaient sérieusement :

« Monsieur le comte, vous souvient-il d'avoir rencontré, dans vos voyages notre seigneur Jésus-Christ?— Oui, répondait-il en tournant les yeux vers le ciel, je l'ai vu et je lui ai parlé bien des fois; j'ai eu l'occasion d'admirer sa douceur, son génie et sa charité; c'était une créature céleste! je lui avais souvent prédit qu'il lui arriverait malheur.— A propos de Jésus-Christ, monsieur le comte, avez-vous connu le juif-errant? — Beaucoup! le blasphémateur osa me saluer sur la grande route, au moment de se mettre en marche pour faire le tour du monde; il compta devant moi ses premiers cinq sous. — Monsieur le comte, quel est l'auteur de cette brillante sonate que vous avez jouée sur le clavecin? — Je l'ignore; c'est un chant de victoire que j'ai entendu exécuter, à Rome, le jour du triomphe de l'empereur Trajan. — Soyez indiscret, monsieur le comte : quelles sont les charmantes païennes que vous avez le plus aimées?— Lucrèce, Aspasia et Cléopâtre. »

Un beau jour, le comte de Saint-Germain disparut à jamais de la société parisienne, après avoir brillé parmi les hommes d'élite et au milieu des jolies femmes du XVIII^e siècle; sa naissance était un secret; sa vie et sa mort furent un mystère; le peuple de Paris n'oublia pas de dire son petit mot sur ce personnage extraordinaire, qui tenait à la fois de l'aven-

turier, du sorcier et du charlatan : Le conte de Saint-Germain, disait le peuple, est un conte pour rire.



Je le confesse en rougissant : l'hôtel Saint-Florentin eut l'innocente sottise de prendre, sous sa protection, ces petites figurines coloriées que l'on appelait des *pantins*; on ne tarda pas à voir, à la cour et à la ville, dans les salons et dans les rues, des gentilshommes, des magistrats, des vieillards très-respectables, des douairières, des colonels et des abbés, qui jouaient au pantin, le plus gravement et de la meilleure grâce du monde; les chansons et les traits satiriques tombèrent comme la grêle sur ce nouveau caprice parisien; voici une épigramme qui parut, je le crois, dans le *Mercure de France* :

D'un peuple frivole et volage
 Pantin fut la divinité;
 Faut-il être surpris s'il adorait l'image
 Dont il est la réalité ?

Après avoir égratigné les pantins, en général, l'épigramme osa s'at-

taquer à un pantin, en particulier; elle disait d'un grand seigneur..... de ma connaissance :

Le théâtre du Roi.....
 Prononcez : La maison du Roi.
 Le théâtre du Roi répète
 Le grand écart de Florentin ;
 Dans l'intérêt de sa recette,
 Il nous fera voir, c'est certain,
 Un ministre-marionnette
 Qui gambade avec un pantin.

Le règne des pantins finit avec le règne de Louis XV; ils furent remplacés par les économistes de la cour de Louis XVI, qui devinrent les comédiens ordinaires du roi.

L'avènement du dauphin et de Marie-Antoinette fut pour moi le signal d'une retraite prudente... je n'ose pas dire d'une chute honteuse. Le nouveau souverain, qui se piquait d'être un sage, se montra sans pitié pour mes bons et loyaux services; en 1775, je cédai à M. de Malesherbes le ministère de la maison du roi, et mes amis de la veille complimentèrent le nouveau ministre, en lui disant, avec un vilain jeu de mots : Monseigneur, les belles-lettres vont remplacer les lettres-de-cachet !

A compter de ce jour, il n'y eut que du silence et de la tristesse dans l'hôtel Saint-Florentin. Chaque soir, appuyé sur une des fenêtres de mon salon, je pensais à toutes les vicissitudes des ministres, des princes, des rois et des peuples; je ne sais pourquoi, ni comment, mes yeux se promenaient sans cesse du palais des Tuileries à la place Louis XV, et, en regardant le rond-point de cette place, je croyais toujours voir, dans l'ombre, les échafauds, les potences, les fourches patibulaires dont je vous parlais tout à l'heure !

Mon agonie dura deux ans : je me laissai mourir en 1777. Les poètes, qui avaient écrit des épigrammes sur ma vie, en composèrent une sur ma mort, sans attendre le dernier soupir du duc de La Vrillière. Un indiscret, un fâcheux, un ennemi peut-être, vint murmurer, à mon chevet, cette épitaphe que l'on avait composée pour un pauvre défunt qui vivait encore :

Ci-gît un petit homme, à l'air assez commun,
 Ayant porté trois noms, et n'en laissant aucun.

LE DUC DE L'INFANTADO. — Monsieur de La Vrillière, me trouvez-vous assez noble, assez riche, assez illustre, pour avoir mérité l'honneur de baptiser, après vous, l'hôtel Saint-Florentin? Je me crois d'assez bonne maison : je suis le fils d'une princesse de Salm; je me nommais autrefois duc de l'Infantado; j'étais grand d'Espagne de première classe et président du conseil de Castille; je marchais l'égal des ducs de Gor, de Alagon.

d'Alba, d'Ossuña et de Médina-Celi; je me souviens aussi d'avoir été, en 1808, colonel des gardes de Joseph Bonaparte : un pareil honneur ne m'empêcha point de faire une rude guerre de partisan au soldat ambitieux qui vainquit l'Espagne, sans pouvoir la conquérir.

Si, au lieu de mourir en 1777, vous aviez eu la douleur de vivre jusqu'en l'année 1793, vous auriez assisté du haut des fenêtres de l'hôtel Saint-Florentin, avec la permission du peuple, bien entendu, à un solennel et terrible spectacle que la révolution française donnait à l'Europe, sur le rond-point de la place Louis XV; oui, votre illusion était un pressentiment, un présage, un avertissement du ciel : l'appareil du feu d'artifice, tiré le 30 mai 1770, en l'honneur du dauphin, se transforma, le 21 janvier 93, en un véritable échafaud destiné au roi de France! Vous n'aviez pas trop mal vu, monsieur de la Vrillière.

Ce jour-là, un homme, un prisonnier d'état sortit de la tour du Temple; il monta dans une charrette; il suivit toute la ligne des boulevards, jusqu'à la rue Royale, où il se rappela, sans doute, le mariage du Dauphin avec Marie-Antoinette d'Autriche; il arriva sur la place Louis XV... je me trompe... sur la place de la Liberté; il gravit lentement les degrés de l'échafaud, j'allais dire le chemin du Calvaire; on le força de regarder, encore une fois, le château des Tuileries, le palais de l'ancienne royauté; le patient murmura quelques paroles, dont le bruit alla se perdre dans le roulement des tambours de Santerre; il baissa la tête, et un prêtre lui dit, à haute voix : Fils de Saint-Louis, montez au ciel!—Cet homme, ce prisonnier d'état, ce patient, c'était Louis XVI!... Monsieur le duc, vos plaisirs, vos prodigalités, vos scandales, vos lettres-de-cachet, étaient peut-être pour quelque chose dans la mort de ce fils de Saint-Louis, qui s'en allait au ciel par la route de l'échafaud.

La République Française déclara la guerre à l'Espagne, et, bon gré mal gré, il me fallut quitter la France où j'avais été élevé; je n'ai plus rien à vous conter sur l'hôtel de l'Infantado... Mais, voici M. le prince de Talleyrand qui pourra nous en dire de belles, sur l'histoire secrète de l'hôtel Saint-Florentin, en 1814 et en 1815...

LE PRINCE DE TALLEYRAND.—Monsieur le duc, ce qui se passa dans mon hôtel, à cette époque, est bien naturel et bien simple : il s'y passa des mois, des semaines, des jours et des heures.

LE DUC DE L'INFANTADO, — Est-ce tout, monseigneur?

LE PRINCE DE TALLEYRAND. — J'ai une mémoire affreuse.

LE DUC DE L'INFANTADO. — Vous voulez dire, mon prince, que votre mémoire à des souvenirs affreux?

LE PRINCE DE TALLEYRAND. — Je vois, monsieur le grand d'Espagne, que vous n'entendez rien à la langue française.

LE DUC DE L'INFANTADO. — Pardonnez-moi, monseigneur... J'ai été

élevé en France! et pour peu qu'il vous plaise de me le permettre, je pourrai vous interroger en un français très intelligible...

LE PRINCE DE TALLEYRAND. — Vous êtes du pays des miracles!... Je vous écoute, et je tâcherai de vous comprendre.

LE DUC DE L'INFANTADO. — Monseigneur, n'étiez-vous pas à une des fenêtres de l'hôtel Saint-Florentin, le 31 mars 1814, à midi, au moment où les trompettes des alliés se firent entendre sur le boulevard?

LE PRINCE DE TALLEYRAND. — Oui; je voulais juger de l'influence du climat de Paris sur les Prussiens et les Cosaques...

LE DUC DE L'INFANTADO. — En saluant de loin, par la pensée, l'empereur de Russie, le roi de Prusse et le grand-duc Constantin! le même jour, à la même heure, vous agitiez un mouchoir blanc, à votre fenêtre?

LE PRINCE DE TALLEYRAND. — C'est vrai; je voulais savoir d'où soufflait le vent.

LE DUC DE L'INFANTADO. — Il soufflait du Nord, n'est-il pas vrai?

LE PRINCE DE TALLEYRAND. — Oui, certes! Je rentrai bien vite dans mes appartements, parce qu'il faisait froid...

LE DUC DE L'INFANTADO. — Et parce que l'empereur de Russie venait de descendre de cheval, dans la cour de l'hôtel Saint-Florentin!



LE PRINCE DE TALLEYRAND. — Il s'agissait pour moi d'une question d'hospitalité....

LE DUC DE L'INFANTADO. — Et vous aviez hâte de recevoir, d'installer,

sous le toit de votre hospitalière maison, le quartier-général de l'invasion étrangère...., n'est-ce pas, mon prince ?

LE PRINCE DE TALLEYRAND. — Vous êtes bien curieux !

LE DUC DE L'INFANTADO. — Vous êtes bien discret ! En parlant de Napoléon, ne disiez-vous pas, en 1814, à un ami qui devait passer par la place Vendôme : Passez vite, il va tomber ?

LE PRINCE DE TALLEYRAND. — Oui, et je disais bien : Un peu plus tôt, un peu plus tard, le Napoléon de la colonne tomba sur le pavé de la place.

LE DUC DE L'INFANTADO. — On a prétendu que la corde qui avait garrotté l'empereur de bronze, s'étendait jusque dans les appartements de l'hôtel Saint-Florentin ?

LE PRINCE DE TALLEYRAND. — Nos contemporains ont été si méchants pour moi !

LE DUC DE L'INFANTADO. — Oui, mais comme ils ont été justes ! Était-ce par votre ordre que votre nièce, la belle madame de Périgord, s'amusa à parader sur un cheval de cosaque, au beau milieu des Champs-Élysées, à la première revue des troupes étrangères ?

LE PRINCE DE TALLEYRAND. — Je n'ai jamais influé sur les caprices de madame la duchesse de Dino.

LE DUC DE L'INFANTADO. — Quelque chose m'étonne encore, monseigneur : Napoléon, qui avait rétabli les cultes en France, fut déposé par trois prêtres.... Le baron Louis, M. de Pradt et vous !

LE PRINCE DE TALLEYRAND. — De grâce, monsieur le duc, ne parlons pas politique.

LE DUC DE L'INFANTADO. — Nous faisons de l'histoire, mon prince !

LE PRINCE DE TALLEYRAND. — Je n'estime pas les historiens.

LE DUC DE L'INFANTADO. — Ils vous l'ont bien rendu, monseigneur ! Enfin, puisqu'il vous déplait de m'entendre, je vous épargnerai les souvenirs historiques de 1815, quoique la royauté constitutionnelle de Louis XVIII soit, dit-on, sortie de l'hôtel Saint-Florentin.

LE PRINCE DE TALLEYRAND. — Dieu m'est témoin que je désertai la cause des Bourbons, le jour où ils désertèrent eux-mêmes la cause de l'esprit et du sens commun.

LE DUC DE L'INFANTADO. — Vous flairiez déjà 1830 ?...

LE PRINCE DE TALLEYRAND. — Vous êtes sans pitié !

LE DUC DE L'INFANTADO. — Vous avez été sans cœur !... les hommes n'ont pas assez flétri, assez sifflé, assez hué votre horrible tragi-comédie de 1814-1815 ; je hais cet imbroglio politique, monseigneur, et il vous a lui, dans mon estime, dans mon admiration pour votre esprit. Il s'agissait d'un puissant de la terre qui succombe, d'un négociateur habile qui l'abandonne après l'avoir adoré, d'un diplomate qui sacrifie un devoir à un fait, un principe à un événement, l'intérêt d'un pays à l'intérêt

d'une personne, une nation toute entière à une poignée d'ingrats ou d'étrangers !

Le théâtre de cette affreuse intrigue représentait les salons et les antichambres de votre hôtel de la rue Saint-Florentin : on voyait parader, sur cette scène de société, des empereurs, des rois, des princes, des espions et des traîtres, tous les délégués de la coalition européenne, qui cherchaient à se tailler de petits habits d'emprunt dans l'immense et magnifique pourpre de l'Empire; l'aigle impérial vivait encore, et chaque personnage de la pièce s'efforçait d'arracher une plume à ce noble oiseau des batailles, pour empanacher une tête de Cosaque, de Prussien, ou d'Anglais; des étrangers criaient, dans une maison de Paris : Vive l'Allemagne! vive la Russie! vive l'Angleterre!... et pas une voix française ne se fit entendre, pour crier à son tour : Vive la France! Un diplomate célèbre, un profond politique, un ancien serviteur de Napoléon aurait pu défendre l'empereur et l'Empire... mais, il se contenta d'avoir de l'esprit, de sourire au milieu de ce terrible carnaval des barbares, et d'égayer le scénario de la tragédie, en improvisant quelques bons mots, derrière le manteau d'arlequin!... Ah! monseigneur, quelle méchante pièce historique, et quel triste rôle vous aviez là! Il ne faut jamais étaler, aux yeux d'un peuple, sur les planches d'un vaste théâtre, le spectacle d'un homme qui, voyant s'évanouir les espérances de la cause commune, se mêle impunément aux triomphes d'un parti contraire, au lieu de se retirer dans le silence et de s'ensevelir dans son deuil!

LE PRINCE DE TALLEYRAND.— Que voulez-vous, monsieur le duc?... dans la vie du prince de Talleyrand, parfois l'homme propose, et le diable dispose!

LE DUC DE L'INFANTADO.— Vous voulez parler du diable boiteux?... c'est juste.

LE PRINCE DE TALLEYRAND.— Comme vous le disiez tout à l'heure, j'avais pressenti l'avènement d'un pouvoir nouveau : la branche cadette remplaça, dans le château des Tuileries, la branche aînée des Bourbons, et j'obtins l'insigne faveur de trôner une dernière fois dans ma petite cour princière de Paris ; en 1830, ma comédie diplomatique recommença de plus belle : la rue et l'hôtel Saint-Florentin jouèrent encore un rôle assez important, dans le drame révolutionnaire de la France, jusqu'au jour où ma singulière destinée me força de devenir ambassadeur des barricades près la cour de Londres.

Je me vante d'avoir réussi dans la mission qui me fut confiée par le gouvernement de juillet; après cela, ma foi ! je n'avais plus rien à faire dans la politique : je quittai l'Angleterre, je rentrai dans Paris, je débitai sans rire, à l'Académie des sciences morales, l'éloge des diplomates vertueux, et je me préparai à rétracter ma vie, et à mourir dans mon hôtel

Saint-Florentin, le plus spirituellement qu'il me serait possible. Certes ! l'hôtel Saint-Florentin avait déjà reçu bien des grands seigneurs, bien des beaux-esprits, bien des visiteurs illustres, et des princes, et des rois, et des empereurs; eh bien ! il devait recevoir, le 17 mai 1838, une visite dont l'éclat allait effacer toutes les traces de son illustration glorieuse : il s'agissait de la visite de mon dernier maître, Louis-Philippe 1^{er}.

A huit heures du matin, le Roi et madame Adélaïde entrèrent dans ma chambre, et je m'efforçai de me redresser, à leur approche, sur le bord de mon lit.

« Mon prince, restez couché... murmura l'auguste visiteur, en daignant me tendre la main.

—Sire, lui répondis-je, il faudrait que M. de Talleyrand fût mort pour ne point se relever devant vous! »

Et je me relevai aussitôt, en dépit de la Camargue qui voulait me clouer à mon chevet.

La visite du Roi fut courte; comme j'étais un vieux diplomate, mes adieux à Louis-Philippe furent un compliment; je lui dis, avec mon dernier sourire de courtisan émérite :

« Sire, notre maison a reçu aujourd'hui un grand honneur, un honneur digne d'être inscrit dans nos annales, et que ma famille devra se rappeler avec orgueil! »

Peu d'instants après le départ du Roi, je sentis que mon heure suprême allait sonner : c'était le moment d'avoir de l'esprit, une dernière fois ! Je composai, de mon mieux, ma figure; je rejetai, de ma main défaillante, mes longues boucles de cheveux; je prêtai à mes lèvres pâles et amaigries un sourire de triomphateur : en ce moment solennel, si au lieu de m'attaquer elle-même, la mort avait traité avec moi par ambassadeur, à coup sûr je l'aurais trompée; ne pouvant pas être immortel par la voie diplomatique, je me contentai de mourir comme un grand homme spirituel : mon âme s'envola, sans faire grimacer mon corps, comme il convenait à une âme de bonne compagnie.

Une heure plus tard, il n'y avait pas une seule de mes créatures, un seul de mes amis, dans ma chambre mortuaire; je me trompe : les gens de ma maison priaient et pleuraient autour de mon lit; mes domestiques sont les seules personnes qui m'aient aimé.

Chose étrange ! une nuit, on dépôsa mes dépouilles mortelles dans une voiture, et l'on se mit en route pour Valençay; tout-à-coup, dans une rue de Paris, bien triste et bien sombre, le postillon arrêta ses chevaux; il demanda à mon gardien : Par quelle barrière ?

Le voyageur, qui veillait sur mon corps, lui répondit :

—Par la barrière d'Enfer!

LE DUC DE LA VRILLIÈRE.—Et vous êtes dans le purgatoire, monseigneur : Dieu s'est trompé !

LE PRINCE DE TALLEYRAND.—Non... mais, sans doute, il a trouvé dans mon esprit une circonstance atténuante.

LE DUC DE L'INFANTADO.—Mon prince, nous avons oublié de parler, à propos de la rue Saint-Florentin, de M. Soumet, le poète, qui a composé dans cette rue, tout près de votre hôtel, quelques uns de ses vers les plus poétiques...

LE PRINCE DE TALLEYRAND. — C'est vrai ; un jour, je lui rendis une visite de bon voisinage, et il me reçut en déclamant un bel épisode de sa *Divine épopée* ; c'était bien de l'honneur qu'il daignait me faire : il recevait ses meilleurs amis, en leur jetant à l'oreille, à bout portant, sans les prévenir, des fragments d'un poème ou des scènes d'une tragédie ! Puisqu'il s'agit entre nous des misérables choses de la terre, je ne serais pas fâché de savoir ce qu'est devenu mon hôtel de la rue Saint-Florentin...

LE DUC DE L'INFANTADO. — Je vais vous le dire, monseigneur... grâce à un journal qui est tombé de la poche d'un journaliste, condamné à relire dans le purgatoire ce qu'il a écrit dans les journaux de Paris : vos héritiers ont vendu l'hôtel Saint-Florentin à M. de Rotschild...

LE PRINCE DE TALLEYRAND, — M. de Rotschild !

SAMUEL BERNARD.—Qu'est-ce que c'est que M. de Rotschild ?

LE PRINCE DE TALLEYRAND. — Rien... ce que vous avez été, Samuel.. un financier.

LE DUC DE L'INFANTADO. — Rassurez-vous, monsieur le diplomate : l'hôtel Saint-Florentin, qui se souvient avec orgueil de son rôle politique, n'a pas renoncé à son influence mystérieuse sur la destinée des princes et des peuples. Il appartient à M. de Rotschild, mais il est habité par madame la princesse de Lieven ; il a subi, bon gré mal gré, la flétrissure d'un magasin de modes, mais il a reçu, pour hôtesse, la diplomatie aristocratique ; dans l'hôtel Saint-Florentin, on adore le veau dor, au rez-de-chaussée, mais on y consulte Égérie, dans les appartements du premier étage, derrière un buisson de velours, de satin et de soie : le Numa de cette nouvelle Égérie se nomme François Guizot.

LE PRINCE DE TALLEYRAND.—M. de Rotschild!... autrefois, en France, tout finissait par des chansons... aujourd'hui tout y finit par de l'argent ; rapprochement incroyable!... Samuel Bernard et M. de Rotschild, aux deux bout de la rue Saint-Florentin : décidément, ce qui vient de la flûte s'en retourne au tambour!

LOUIS LERINE.

Tout ce qu'on lui offre, il l'accepte comme une dette qu'on lui paie.

Bon, facile à vivre, bon enfant même, simple et digne dans ses manières, il vous révolte par son orgueil et vous charme par sa bonhomie. Il s'écoute en discutant, sans tenir compte de vos réponses, qu'il a à peine entendues.

S'il ne vous a pas convaincu, il rit à vos dépens, et passe à autre chose par une transaction subite. Facile à entraîner, il est presque impossible à convaincre. Il aime les chevaux, les chiens, le monde, la retraite, Paris, la campagne, la ville, les plaisirs, la tribune.

Sa conversation est enjouée, légère, profonde, pleine de charme. Armé de mille contrastes, M. de Lamartine vous plaît et vous étonne sans cesse. Ne visant à rien de mieux que ce qu'il est, il croit toucher au pinacle; et malgré ses qualités éminentes, il laisse souvent de profonds regrets, en rencontrant aussi bien des mécomptes.

Poète sublime, que de lacunes dans ses poésies, d'irrégularités, de distractions, d'incomplet, de médiocre même!

Écrivain distingué, il manque à son éloquence un but; homme politique, il marche sans idées; homme d'intérieur, il donne trop au monde; homme du monde, il le méprise trop pour le comprendre et encore moins pour le ménager; esprit superficiel, il se perd en vaines théories, sans étudier assez les choses et les hommes.

On l'aime, malgré soi et presque malgré lui, et en l'admirant, il vous reste une pensée pénible. Il vous charme, il vous étonne, et on le plaint.

Ses cheveux rares et grisonnants, un teint pâle et des traits altérés, attestent assez le travail, l'inquiétude et l'ambition; mais l'élégance de sa tournure, la noblesse de ses manières, la recherche de sa mise, l'éclat de ses dents, qu'il montre avec coquetterie, prouvent que M. de Lamartine n'a renoncé à aucune espèce de prétentions.

M. de Lamartine, enfin, ne connaît bien ni lui ni ses semblables; entraîné par son imagination, il obéit encore plus à des impressions qu'à des principes; et tandis que chaque parti aspire à l'honneur de sa coopération active, sa prétention à lui est de n'appartenir à aucun, et de rester complètement indépendant.

Tel M. de Lamartine m'est apparu dans un moment de rêverie, et à son insu je l'ai fait poser devant moi, afin de pouvoir l'observer tout à mon aise.

Saluons une triste et dangereuse célébrité qui a nom M. de Talleyrand.

M. de Talleyrand, en entrant au ministère, commit une grande faute dans son intérêt, et surtout dans celui de la France: il voulut, sans la consulter, lui imposer une Charte au nom de Louis XVIII, comme si une nation pouvait et devait être comptée pour rien dans la balance des pouvoirs.

Jouissant de l'autorité et disposant de la volonté de son maître, ayant



Rue des Portraits. — M. de Talleyrand.

dans les cabinets de l'Europe cette influence que donne une grande habitude des affaires et de l'intrigue, un genre d'esprit qui promet plus qu'il ne tient, un grand air de supériorité qui en fait accroire et qui en impose, un grand art de dissimuler, un sang froid qui le laissera toujours écouter et parler le dernier, beaucoup de finesse, autant de mépris pour les hommes que d'insouciance pour leurs jugements, connaissant surtout le pouvoir de cette ressource séductrice qui applanit les difficultés, triomphe trop souvent des sentiments, des intérêts que l'on devrait défendre, de l'honneur qu'on méconnaît et de la fidélité qu'on outrage, M. de Talleyrand pouvait rendre de grands services à la France ; il pouvait rendre indulgents sur le passé des hommes qui aimaient à croire au repentir, mais qui voulaient la religion, le roi et la légitimité.

M. de Talleyrand avait traversé la révolution, lié intimement avec les gens de tous les partis ; entouré d'intrigants qui avaient sa confiance, il n'eut ni la volonté, ni le courage de rompre avec eux pour s'entourer de gens fidèles et dévoués : ce fut là son premier tort.

Le pouvoir était son but, et il ne calcula jamais que les moyens de le prendre, ou de le recouvrer, lorsqu'il le perdait. M. de Talleyrand restera le chef de cette école dangereuse qui croit tout justifier par la nécessité ou bien par les résultats qu'elle obtient.

Jamais homme ne sut mieux profiter des circonstances pour se donner le mérite des événements.

Après avoir servi en apparence, et surtout, enchaîné la restauration, il l'abandonna, lorsqu'il la vit décidée à secouer son joug ; et le trône de juillet lui a eu, en réalité, des obligations bien plus positives que celui de la branche aînée des Bourbons, à laquelle, suivant moi et par haine surtout de Napoléon, il fut réellement plus utile en 1815 qu'en 1814.

M. de Talleyrand *improvisa* souvent de ces mots heureux et spirituels qu'un silence habituel et une grande nonchalance de paroles lui donnaient le temps de préparer.

Saluons aussi, le plus gracieusement qu'il nous sera possible, madame la duchesse de Dino, la nièce de M. de Talleyrand.

C'est un homme vraiment capable que cette femme, aussi remarquable par son caractère que par ses connaissances.

Son esprit est à la portée des conceptions les plus hautes et des pensées les plus profondes. Il sait-tout entendre, tout comprendre, et il n'est pas plus étranger à la politique qu'aux sciences. Madame de Dino a immensément lu, et elle a tout retenu : elle parle quatre ou cinq langues.

Sans aucune prétention, sa conversation est facile et pleine d'intérêt ; elle écrit aussi bien qu'elle parle. Bras droit d'un vieillard pour lequel son dévouement fut absolu, elle a su également dissimuler sa propre

importance et son ambition personnelle : sa vie s'est pour ainsi dire fondue dans celle d'un autre.

Elle parle avec grâce, et sait se taire à propos ; elle est bien avec tout le monde, parce qu'elle ne veut être mal avec personne ; ceux qui la blâment se sentent désarmés par sa présence.

C'est du reste un type de distinction : son caractère est grand et généreux. J'ignore si son indulgence pour les autres est plus ou moins calculée, mais jamais on n'a cité d'elle un mot malicieux, et l'on n'a pas plus d'obligeance.

Madame de Dino aurait de la peine à dissimuler la vivacité de ses impressions, sans l'incroyable empire qu'elle exerce sur elle-même.

Sa taille est élégante, et sa tournure pleine de grâce ; ses dents sont éblouissantes de blancheur ; sa physionomie est expressive ; son teint a l'expression des femmes du Midi ; ses traits annoncent la force d'âme et la passion.

Jamais des yeux plus grands et plus expressifs ne parèrent figure de femme ; ils ont quelque chose de caressant, et une expression magnétique qui vous domine.

Madame de Dino s'est plusieurs fois trouvée dans des positions difficiles, dont elle a su toujours se tirer avec esprit.

Vivant dans l'intimité d'un des hommes les plus spirituels de son époque, elle a profité avec esprit d'une école qui n'était pas sans danger.

Ceux qui ont approché de madame de Dino, en parleront peut-être avec plus de chaleur ; je ne suis ici qu'un assez mauvais peintre ; j'ai voulu tracer la simple esquisse d'une des femmes les plus distinguées que je connaisse.

Ce passant tout petit, mince, assez laid, marqué de la petite vérole, mais d'une physionomie singulièrement expressive, c'est M. de Villele.

Vous pénétrant jusqu'au fond de votre âme, ses petits yeux perçants et pleins de feu vous témoignent autant de méfiance que de curiosité.

Il n'a aucune habitude du monde ; il est même un peu gauche, mais lorsqu'il se tait, on l'examine malgré soi, et il vous subjugué quand il parle.

Habitant des bords de la Garonne, on lui a souvent reproché son origine. Sa raison est supérieure ; il a de la finesse, de la mesure, une grande sagesse, une patience inaltérable, une persévérance invincible, avec une apparence de mobilité dans les idées qui est plus fictive que réelle ; un coup-d'œil pour les affaires, qui les lui fait apercevoir à l'instant sous leur véritable jour, les traitant toutes avec une égale profondeur, et une spontanéité de vues qu'il conserve au milieu du travail le plus fatigant.

Sa logique est serrée, et il va droit au but sans se perdre dans les détails.